

Regard sur les glissantes en français : français standard, français du Midi

Jacques Durand* & Chantal Lyche**

L'objet principal de cet article est d'étudier le fonctionnement des glissantes en français standard et en français du Midi. L'examen du français du Midi révèle à la fois des différences notables avec le français standard et une évolution partielle en direction de la norme. Nous étudions ces deux variétés dans plusieurs cadres théoriques (modèle génératif classique, modèle multilinéaire, théorie de l'optimalité) afin de comprendre comment modéliser non seulement les structures phonologiques stables mais aussi les changements en cours.

The main goal of this article is to study the functioning of glides in standard and in Midi French. A close examination of Midi French reveals some striking differences from the standard but also a partial evolution towards the latter. We study these two dialects from a variety of theoretical angles (classical generative phonology, multilinear phonology, Optimality Theory) with the aim of understanding how to model not only stable phonological structures but also change in progress.

* ERSS (UMR 5610, CNRS / Université Toulouse II) et Département d'étude du monde anglophone, Université Toulouse II.

** ERSS (UMR 5610 du CNRS) et Université d'Oslo.

1. Introduction

La description des glissantes (ou semi-voyelles) en français standard a donné lieu à de nombreux travaux spécialisés¹. Même si l'on peut toujours affiner observations et descriptions, les grands problèmes que posent les glissantes y sont relativement bien répertoriés. En comparaison, le fonctionnement des glissantes dans d'autres variétés est en général mal connu et mal compris. Le français du Midi fournit un exemple frappant car, en dehors d'observations éparses, il existe peu de traitements assez détaillés permettant d'obtenir une vue d'ensemble de ce fonctionnement. Un des buts de cet article est précisément de poser quelques jalons en vue d'un traitement plus complet des glissantes dans ce type de français. Le lecteur notera que nous avons procédé en comparant systématiquement le français du Midi et le français standard. Cette démarche a certes le défaut potentiel de nous faire observer une variété régionale à travers le prisme déformant de la variété standard. Conscients de ce danger, nous ferons observer que la comparaison avec le français standard (FS) a quelques avantages. Premièrement, les paramètres qui différencient les deux variétés considérées sont limités en nombre même si les observables sont parfois très dissemblables à l'oreille. Deuxièmement, la comparaison avec la variété standard permet un inventaire beaucoup plus rapide des données et des traitements envisageables. Troisièmement, ces deux types de français ne sont pas isolés l'un de l'autre mais interagissent chez nos locuteurs. En tout état de cause, les deux variétés présentées ici n'épuisent pas, loin de là, le champ du possible en ce qui concerne les glissantes. Tous les spécialistes savent que les systèmes de locuteurs habituellement classés comme possédant un accent « standard » ou « neutre » ne sont pas complètement homogènes. En ce qui concerne le 'français du Midi' (FM), nous décrivons ici une variété bien localisée géographiquement : le parler d'un ensemble de locuteurs étudiés par Durand, Slater et Wise (1987) et dont nous avons repris l'étude dans le cadre de notre enquête sur les variétés du français contemporain. L'accent décrit ici est un accent languedocien (région de Pézenas, Hérault) qui caractérise un réseau de locuteurs liés par des liens de parenté appartenant à plusieurs générations. Mais cet accent non plus n'est pas totalement homogène puisque,

¹ Ce travail sous forme préliminaire a fait l'objet de diverses présentations, en particulier à l'Abbaye de Royaumont, *Current Trends in Phonology II: Models and Methods* (1998), à l'Université de Newcastle, à l'Université de Paris X-Nanterre et à la Maison des Sciences de l'Homme à Paris. De nombreux collègues, que nous remercions ici, nous ont fait bénéficier de leurs commentaires et réactions : Philip Carr, Nick Clements, François Dell, Francine Girard, Marc Klein, Bernard Laks, Nicole Serna, Carole Paradis, Marc Plénat, Kurt Rice, Annie Rialland, Jean-Michel Tarrier, Gabor Turcsan, Laurence Labrune. Ils ne sont aucunement responsables des erreurs que nous pouvons avoir commises.

précisément, nous avons observé au sein des locuteurs étudiés une évolution dans le traitement des glissantes vers des usages plus près de la norme parisienne. L'intérêt de notre étude est donc en grande partie méthodologique. Nous cherchons à comprendre et à modéliser des structures en partie stables, en partie mouvantes. Après avoir effectué un rapide survol des données, nous verrons en balayant les traitements possibles comment les modèles phonologiques issus de la tradition générative permettent de rendre compte des structures et de leur évolution. Notre examen des formalisations qu'offrent respectivement la phonologie générative classique, les modèles multilinéaires et la théorie de l'optimalité (OT) nous ferons avancer vers des explications de moins en moins locales, même si donner une assise totalement généralisable à notre approche reste plus une cible idéale qu'un déjà réalisé.

2. Quelques données

Les traitements du français standard (FS) s'accordent pour reconnaître l'existence de trois segments phonétiques : [j], [w] et [ɥ], traités parfois comme phonèmes sur la base d'oppositions du type : *miette-muette-mouette*. Il existe cependant un ensemble de faits démontrant une relation étroite entre les glissantes et les semi-voyelles hautes qui leur correspondent (cf. Klein, 1991, pour une liste détaillée). Pour ne donner qu'un seul exemple, on trouve en français standard des synérèses comme les suivantes soulignant la parenté profonde entre ces deux groupes de sons :

- (1) Exemples de synérèse en FS
Je nie [ni] vs. *nous avons nié* [nje]
Je tue [ty] vs. *nous avons tué* [tɥe]
Je joue [ʒu] vs. *nous avons joué* [ʒwe]

En FS, une description rapide des positions initiales, internes et finales de mot permet de dégager les constatations suivantes² :

- (2) Initiale de mot (# —)
Position 1 : #GV *jéti* [jeti], *ouest* [west], *huit* [ɥit] ; toutes les glissantes sont attestées.
Position 2 : #CGV *pied* [pje], *couette* [kwɛt], *puis* [pɥi] ; toutes les glissantes sont attestées.

² Pour ne pas alourdir l'exposé, nous laissons de côté ici les groupes consonantiques commençant par [s]. Nous n'utilisons pas non plus le concept de syllabe qui permet des généralisations plus satisfaisantes afin de ne pas trop théoriser les données à ce stade. La syllabe occupe une place centrale dans le reste de notre exposé.

Position 3 : #CCGV *trois* [trwa], *fruit* [frɥi], *groin* [grwɛ̃] ; seuls [wa], [ɥi], [wɛ̃] sont possibles.

En position interne, les séquences suivantes sont attestées :

- (3) Intérieur de mot
VGV *caillou* [kaju], *Kway* [kawe], *nahuatl* [naɥatl] ; toutes les glissantes sont attestées si on inclut tous les emprunts.
VCGV *moitié* [mwaɥje], *aquatique* [akwaɥtik], *appui* [apɥi] ; toutes les glissantes sont attestées.
VCCGV *endroit* [ãdrwa], *autrui* [otrɥi] ; seuls [VCCwa], [VCCɥi], sont attestés.

En finale de mot, seul [j] est possible :

- (4) Finale de mot (— #)
[j] *ail, soleil* ; *[w], *[ɥ]

En français du Midi (FM), les trois segments phonétiques [j], [w] et [ɥ] sont également présents. La distribution de ces segments et leur comportement dans les mots complexes n'est cependant pas tout à fait identique à ce que l'on observe en FS. Nous commencerons par examiner les monomorphèmes avant de passer aux polymorphèmes par suffixation (pour des raisons d'espace, nous laisserons de côté la préfixation et la composition dans ce travail).

En début de mot, comme en FS, toutes les glissantes sont possibles en FM soit à l'initiale absolue, soit après une consonne, soit après deux consonnes, respectivement position 1, position 2, position 3. En position 1, les mots suivants commencent par les mêmes séquences glissante + voyelle qu'en FS :

- (5) *iambe, iode, ion, hiérarchie, hyacinthe, yaourt, yougoslave, huit, huître, oiseau, ouest, water, western* (à savoir, [jambə]³, [jɔdə], etc.).

Comme en FS, il faut diviser ces mots en deux classes au regard de leur comportement dans les contextes de liaison, d'élision et de supplétion (par ex. *les[z]oiseaux* vs. *le(s) westerns* ; *l'oiseau* vs. *le western* ; *bel oiseau* vs. *beau western*).

³ Dans nos transcriptions du FM, nous ne notons pas de voyelles nasales. Dans l'accent en question, qui est conservateur de ce point de vue, on trouve le plus souvent au niveau phonétique des séquences : voyelle orale (ou légèrement nasalisée) + consonne nasale. Au niveau phonologique, cet accent n'a pas de voyelles nasales (cf. Durand 1988).

En position 2, un certain nombre de mots présentent les mêmes séquences CG qu'en FS : soit par exemple *biologie*, *diabète*, *pion*, *fiacre*, *fjord*, *couette*, *chouette*, *poids*, *puis*, *Puech* (à savoir [bjolozi], [djabetə], [pjɔŋ], etc.). Mais on trouve ici de nombreux écarts entre FS et FM. Même si nos locuteurs de FM prononcent les mots ci-dessus avec synérèse, on ne peut exclure que d'autres locuteurs préfèrent la diérèse dans certains de ces mots. Et, pour nos locuteurs, la diérèse est habituelle là où l'usage standard favorise la synérèse : *Lia* [lija] (prénom), *liane* [lijanə], *liasse* [lijasə], *lion* = *Lyon* [lijɔŋ], *miette* [mijetə], *via* [vija], *mouette* [muetə], *luette* [lyetə], *nuage* [nyazə]. Un marquage lexical semble s'imposer.

En position 3, dans les séquences CCG, plus précisément Obstruante + Liquide + Glissante (OLG ci-après), il existe des différences encore plus marquées entre FS et FM. On sait que seuls [wa], [ɥi], [wɛ] sont autorisées dans ce contexte en FS. En FM, les possibilités de séquences OLG sont plus grandes comme le montrent les exemples ci-dessous :

(6)		FS	FM
	<i>croix</i>	[krwa]	[krwa]
	<i>pluie</i>	[plɥi]	[plɥi]
	<i>groin</i>	[grwɛ]	[grweŋ]
	<i>grief</i>	[grijɛf]	[grjɛf]
	<i>brièveté</i>	[brijɛvte]	[brjɛvɛte]
	<i>pliocène</i>	[plijɔsɛn]	[pljɔsɛnə]

On constate, en particulier, que la séquence Olj qui est absolument interdite en FS est tolérée ici. Il faut cependant noter qu'à côté des exemples OLjV, il y a des exemples avec diérèse : par exemple, *brio* [brijɔ]. Dans ce deuxième groupe présentant des séquences du type (OLijV), on peut citer pour nos locuteurs les mots suivants : *brio*, *brioche*, *client*, *clientèle*, *la Clio*, *griotte*, *prière*, *a priori*, *priorité*, *triolet*, *triomphe*. Là aussi, un marquage lexical semble s'imposer.

Enfin, dans les mots complexes on observe des différences plus systématiques entre le FS et le FM. Dans les suffixés, la diérèse est obligatoire en FM à la frontière morphologique lorsque la base se termine par une voyelle haute. Soit :

(7)	Français standard	Français du Midi
	<i>lier</i> [lje]	[lije] (avec [j] de transition)
	<i>tuer</i> [tɥe]	[tye] (sans [ɥ] de transition)
	<i>nouer</i> [nwe]	[nue] (sans [w] de transition)
	<i>oublier</i> [ublije]	[ublije] (avec un [j] de transition)

A première vue, le dernier exemple, *oublier*, avec [j] de transition (provoqué par le /i/ final de la base) pourrait s'expliquer en FM par la présence d'une contrainte interdisant Olj. Or nous avons constaté qu'une telle séquence était attestée en FM dans les monomorphèmes. Il s'avère, en fait, qu'elle l'est aussi dans certains polymorphèmes mais on notera que ces derniers doivent avoir une base se terminant en OL comme en (8) :

(8) Exemples de séquence OljV en FM

(a) flexion

Je câblais [kable] vs. *vous câbliez* [kablje]

Nous ancrons [aŋkrɔŋ] vs. *nous ancrons* [aŋkrjɔŋ]

(b) dérivation

peuplier [pœplje], *tablier* [tablje], *cendrier* [sandrje]

Nous sommes donc confrontés à un ensemble de données où FS et FM sont parfois semblables, parfois divergents. En se limitant à la glissante [j], on observe en résumé les principaux cas suivants dans les polymorphèmes :

(9) Français standard		Français du Midi
liez	[lje]	[lije] (racine /li/)
oubliez	[ublje]	[ublje] (racine /ubli/)
câbliez	[kablje]	[kablje] (racine /kabl/)
cendrier	[sãdrije]	[sandrje] (racine /sandr/)

Comme nous l'avons signalé, le système décrit dans l'aperçu ci-dessus est une prononciation héraultaise conservatrice. Nos propres observations suggèrent que ce système est en mutation. En particulier, les séquences de surface Olj semblent céder le pas dans les monomorphèmes et les polymorphèmes à des séquences OLij créant des formes de surface semblables à celle du FS. Quelques-uns de nos jeunes locuteurs prononcent par exemple *quatrième* avec une diérèse : [katrijɛm]. Chez ces mêmes locuteurs, cependant, ce changement n'est pas accompagné d'une disparition de la diérèse dans les polymorphèmes (comme *liez* qui continue à être systématiquement prononcé [lije]). Les questions que nous cherchons à élucider sont les suivantes : Comment comparer ces deux systèmes de FM ? Comment rendre compte de ce changement en cours ? Quelles prédictions peut-on faire sur les contextes du changement ? Après un bref rappel de l'analyse linéaire classique, nous envisagerons les solutions apportées par les traitements multilinéaires pour enfin proposer une analyse dans le cadre de la Théorie de l'Optimalité.

3. Analyse dérivationnelle classique (Morin 1971, Dell 1972)

Dans un cadre dérivationnel classique, les glissantes du FS sont soit sous-jacentes, soit dérivées des voyelles hautes correspondantes. La glissante est

sous-jacente dans le cas où la surface témoigne de différences distinctives comme en (10) :

(10) ail	/aj/	abeille	/abɛj/
haï	/ai/	abbaye	/abei/

Deux règles de semi-vocalisation (SV-1, SV-2) et une règle d'épenthèse de /j/ (J-INS), données en (11), (12) et (13) de façon semi-formelle, rendent compte des alternances et des formes prévisibles.

- (11) **SV-1** : une voyelle haute perd son trait syllabique devant une autre voyelle. Autrement dit, [V, +haut] -> [-syll] / — V. **Domaine** : à l'intérieur des morphèmes
- (12) **SV-2** : une voyelle haute perd son trait syllabique devant une autre voyelle. Autrement dit, [V, +haut] -> [-syll] / — V. **Domaine** : entre deux morphèmes séparés par une frontière de type +.
- (13) **J-INS** : à l'intérieur d'un mot, un /j/ est inséré entre un /i/ et une voyelle.

SV-1 et SV-2 sont totalement identiques et elles sont toutes deux bloquées si la voyelle haute est précédée d'un groupe OL ou d'une autre glissante. Les deux règles se distinguent uniquement dans leur domaine et dans leur ordre d'application : en effet, SV-1 précède obligatoirement SV-2. SV-1 est responsable de la présence d'une glissante à l'intérieur de tous les monomorphèmes comme : *lion*, *fouet*, *pied*, etc. Du fait de la restriction concernant les groupes obstruantes liquides (*OLG ci-après), SV-1 se montre inadéquate dans les formes comme *trois* et *fruit*. Morin (1971) propose pour ces cas précis une règle qui transforme la voyelle en glissante. Nous illustrons en (14) la dérivation de quelques formes polymorphémiques.

(14) Formes polymorphémiques en FS

	<i>disiez</i>	<i>câbliez</i>	<i>étudiez</i>	<i>pliez</i>
	/diz+ie/	/kabl+ie/	/etydi+e/	/pli+e/
SV-1	diz+je			
SV-2			etydj+e	
J-INS		kabl+ije		pli+je
	[dizje]	[kablije]	[etydje]	[plije]

SV-1 s'applique au morphème de l'imparfait dans *disiez* mais pas dans *câbliez* à cause de la restriction *OLG. C'est pour la même raison que SV-2 s'applique à *étudiez* et non pas à *pliez*.

Pour ce qui est du FM, l'analyse ne pose aucun problème : le FM conservateur ne connaît que SV-1 sans la condition *OLG.

(15) Formes polymorphémiques en FM conservateur

	<i>disiez</i>	<i>câbliez</i>	<i>étudiez</i>	<i>pliez</i>
	/diz+ie/	/kabl+ie/	/etydi+e/	/pli+e/
SV-1	diz+je	kabl+je		
J-INS			etydi+je	pli+je
	[dizje]	[kablje]	[etydije]	[plije]

Dans le FM innovateur, seule la règle SV-1 est opérative mais elle est soumise à la condition *OLG et de ce fait des mots comme *grief* (cf. (6)) ou *câbliez* en (15) sont respectivement prononcés [grijɛf] et [kablje] comme en FS. Au lieu de (15), on a désormais les dérivations de (16) :

(16) Formes polymorphémiques en FM innovateur

	<i>disiez</i>	<i>câbliez</i>	<i>étudiez</i>	<i>pliez</i>
	/diz+ie/	/kabl+ie/	/etydi+e/	/pli+e/
SV-1 (+ *OLG)	diz+je			
J-INS			etydi+je	pli+je
	[dizje]	[kablje]	[etydije]	[plije]

L'analyse linéaire classique rend compte des faits de façon simple et élégante. Mais elle pose, on le sait, un certain nombre de problèmes (cf. par exemple Lyche 1979). Entre autres, il est difficile de ne pas s'interroger sur l'existence de deux règles identiques mis à part le domaine d'application (SV-1 et SV-2). Comment, en outre, ne pas noter que la règle SV-1 devrait s'appliquer automatiquement à travers des frontières + puisque dans le cadre SPE toute règle s'appliquant à une séquence XY s'applique automatiquement à X+Y. On constate aussi que rien dans le modèle ne signale que briser la contrainte OLG est particulièrement marqué du point de vue de la grammaire universelle. Sans reprendre tous les arguments contre une telle analyse, nous soulignerons enfin que la prédiction de la direction du changement s'avère être une tâche délicate. L'analyse est indifférente à l'ajout ou à la modification de règles. En effet, le FM innovateur, pourrait tout aussi bien acquérir SV-2 pour s'aligner sur le FS et incorporer plus tardivement la restriction sur le groupe OL. Rien dans la théorie ne nous permet de prédire que tel changement s'impose plus que tel autre.

4. Traitements multilinéaires

4.1. L'analyse syllabique de Kaye et Lowenstamm

Le traitement des glissantes en français a été complètement renouvelé par l'article de Kaye et Lowenstamm 'De la syllabité' (1984) abrégé ci-après en KL84. Cet article constitue une des premières tentatives d'intégrer de façon systématique la syllabe à une analyse générative du français. Il constitue aussi

une étape intéressante dans un programme de recherche original qui a conduit au développement de la phonologie du gouvernement (Kaye, Lowenstamm et Vergnaud, 1985/88, 1990, Charrette, 1991).

Dans le cadre de KL84, les structures syllabiques des langues du monde obéissent à une hiérarchie de complexité mesurable en termes de marque. Les structures syllabiques ne sont pas ici présentées comme dérivées des informations segmentales mais comme sous-jacentes puisque KL84 déclarent que “ toutes les contraintes syllabiques, formelles et substantives, sont définies au niveau lexical ”. Cette hypothèse est importante dans la mesure où le trait [+/-syllabique] n’est plus nécessaire au niveau théorique : décrire un segment comme [+syllabique] revient à dire qu’il occupe une position nucléaire ; le décrire comme [-syllabique] c’est lui assigner une position non-nucléaire. Les traits intrinsèques qui caractérisent [i] et [j], [u] et [w], [y] et [ɥ] sont les mêmes pour chaque paire. Par exemple, [i] et [j] sont tous deux classés par KL84 comme [+vocalique, +consonantique, +haut, -nasal]. Nous représenterons donc par des majuscules les traits communs à chaque couple de segments : I pour [i] et [j], U pour [u] et [w], et Y pour [y] et [ɥ]. Ces remarques faites, nous pouvons passer à la caractérisation des glissantes du FS.

4.1.2. Application aux glissantes du français standard

Pour les monomorphèmes qui ne présentent aucune variation dans le comportement d’une glissante interne, on traitera cette dernière comme un segment vocalique haut non nucléaire. Une représentation possible de la structure lexicale du début des mots *piano*, *fouiner* ou *suédois* pourrait être la suivante :

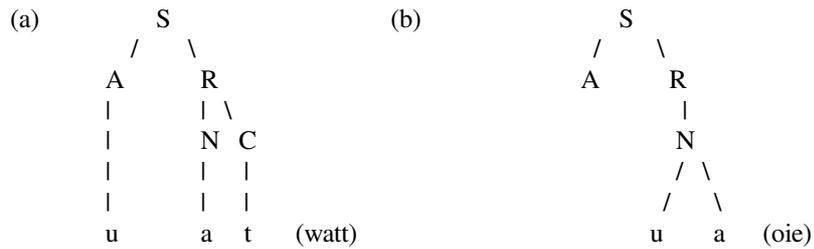
(17) <i>piano</i> S / \ A R / \ / \ p I a (no)	<i>fouiner</i> S / \ A R / \ / \ f U i (ne)	<i>suédois</i> S / \ A R / \ / \ s Y e (dwa)
--	---	--

On constate aussi qu’en position finale un [j] phonétique (*fil*le, *bail*, *houille*) doit être spécifié comme faisant partie de la coda.

Cependant, nous avons déjà souligné que divers phénomènes de la phonologie du français, en particulier la liaison, exigeaient une analyse plus poussée. Nous avons signalé l’existence de deux catégories de glissantes : celles qui sont sous-jacentes dans le cadre génératif linéaire (par ex. *les watts*) et celles qui se comportent comme des voyelles (par ex. *les oies*). Dans le

modèle de KL84, on posera que dans *watt* le premier segment fait partie de l'attaque, alors que dans *oie* on a une diphtongue ascendante interprétée par KL comme un noyau complexe.

(18)



La liaison est impossible dans les structures du type (a) puisque l'attaque est remplie. Dans les structures du type (b), en revanche, une consonne de liaison peut trouver son point d'ancrage dans l'attaque.

L'idée qu'il existe des noyaux complexes en FS est confortée par les phénomènes qu'induisent les séquences du type obstruante plus liquide qui ne tolèrent pas une glissante immédiatement à leur droite (*plier* [plije] pas *[plje], etc.). L'existence de séquences du type Olwa (*croix*), OLɥi (*pluie*), OLwẽ (*groin*) qui seules échappent à la contrainte *OLG s'explique facilement si on accepte de les traiter comme des noyaux complexes.

La thèse centrale de KL84 est que ces phénomènes n'exigent pas un traitement par règle ou par stipulation mais découlent de principes généraux. Dans les ajustements morphologiques, des restructurations syllabiques⁴ peuvent s'effectuer mais dans le respect des contraintes syllabiques qu'imposent le langage et les langues données. Même si l'expression n'y figure pas explicitement, l'approche est clairement de type 'principes et paramètres'. Soit le mot complexe *louer* [lwe]. La forme de base, reflétant la morphologie, sera lu + Øe (où le Ø représente une attaque vide). La structuration qui s'opère consiste à éliminer le segment nul et à adjoindre le /u/ à l'attaque /l/ (ce qui donne le monosyllabe [lwe]). La resyllabation est légitime puisque [lw] est une attaque possible en français. Dans le cas de *troua* (tru + Øa), la resyllabation est bloquée. Elle créerait une attaque triple *trw qui viole les contraintes syllabiques de la langue.

⁴ La phonologie du gouvernement de Kaye, Lowenstamm et Vergnaud interdira par la suite de telles opérations de restructuration syllabique.

4.1.3. Application possible au français du Midi

Si on applique au FM un cadre comme celui de KL84, une analyse élégante est possible. Les flottements concernant les monomorphèmes (par exemple *Lyon* prononcé [lijō] et *pion* prononcé [pjō]) ne sont que le reflet de structures syllabiques différentes codées dans le lexique. Le fait que certaines séquences après OL interdites en FS soient possibles en FM (ex. *sablions*) trouve à première vue une explication simple : entre autres, l'ensemble des noyaux complexes est plus étendu en FM qu'en FS. Les suffixes flexionnels verbaux *-ions*, *-iez*, les suffixes dérivationnels *-ier/-ière* (*sablier*, *peuplier*, *meurtrière*) et *-ien* (*sartrien*), sont à considérer comme des noyaux complexes. Ce qui reste à expliquer est l'absence de synérèse entre une base se terminant par une voyelle haute et un suffixe à initiale vocalique. Rappelons qu'une terminaison en [i] déclenche un [j] de transition (*lions* [lijō], *trions* [trijō], *liage* [lijaʒ], *triage* [trijaʒ]) alors que [u] et [y] restent tels quels, ce qui produit des hiatus (*louer* [lue], *tuer* [tʁe]).

Il nous semble que dans un cadre multilinéaire classique l'idée que les formes observées résulteraient *automatiquement* de resyllabations induites par la phonologie et la morphologie n'est pas soutenable. Il nous semble plus raisonnable de penser que les agencements morphologiques peuvent produire des structures soit mal formées, soit complexes, et que la phonologie met en œuvre des stratégies de réparation à base universelle (insérer, effacer, réassocier) mais permettant des solutions locales différentes selon les dialectes⁵. Constatons d'abord que FS et FM tolèrent les hiatus. Il n'y a donc aucune contrainte absolue propre à cette langue qui interdise au FM de préserver base et suffixe comme il le fait dans le cas de *tuer*, *louer*, etc., qui sont disyllabiques. Pour traiter les ajustements qu'induisent I, il faut donc poser deux stratégies de réparation locales différentes selon le dialecte considéré : lorsqu'une voyelle finale haute précède un suffixe à initiale vocalique (donc à attaque vide), le FS favorise la fusion des deux syllabes avec transformation de la voyelle haute en glissante (li + er = [lje]). En revanche, le FM remplit l'attaque vide en permettant aux traits du /i/ final de la base de se propager dans l'attaque vide.

Ce qui peut néanmoins poser problème, c'est pourquoi un /i/ final devant voyelle déclenche l'insertion d'un yod. A vrai dire, la même chose est observable en FS où le traitement de KL84 et notre propre présentation dans ce travail idéalisent les données. Le comportement des trois segments I, U, Y n'est pas le même en ce qui concerne synérèse, diérèse et épenthèse dans les variétés du français. Toute solution globale et attentive à la variation sociolinguistique exige une théorie plus élaborée des primitives phonologiques comme le souligne à juste titre Klein (1991).

⁵ Comme par exemple le cadre de Paradis (1988).

Revenons néanmoins sur la supposition que l'inventaire des noyaux complexes ou diphtongues à forte cohésion est plus étendu en FM conservateur qu'en FS. On se rappellera qu'en §2, nous avons constaté que dans les monomorphèmes aussi on trouvait des séquences Olj impossibles en FS. Or, à examiner ces séquences de près, on constate en combinant mono- et polymorphèmes, qu'elles incluent pratiquement toutes les voyelles distinctives du français du Midi. Entre autres, on trouve les exemples suivants : /OLje/ (Blier, câbliez), /OLjø/ (Drieux la Rochelle, Andrieu), /Oljo/ (pliocène, fabliau), et les voyelles prénasales dans des exemples comme *sablions* ou *sarrien*. Quand on sait que /ji/ est interdit en français et que /ju/ est historiquement limité à quelques emprunts, on est en droit de se demander s'il est légitime de traiter ces occurrences comme des diphtongues à forte cohésion plutôt que comme des séquences yod + voyelle⁶. Cependant, cette dernière avenue qui rejeterait le yod en position d'attaque est interdite par une analyse contrainte qui exclut toutes les attaques ternaires. Nous nous trouvons donc dans une impasse.

4.2. L'analyse de Klein (1991, 1993)

La position de Klein sur les glissantes n'est compréhensible que dans le cadre de sa théorie de la syllabe. Il s'oppose directement à toute théorie "règles et représentation" qui considère la syllabe comme le simple produit de représentations sous-jacentes spécifiées en termes de contenu segmental. Cette position semble identique à celle de KL84 et de celle adoptée par la suite dans le cadre de la phonologie du gouvernement.

Toute syllabe est ici aussi composée d'une attaque et d'une rime (plus précisément un noyau) : A et N. La structure interne de l'Attaque et du Noyau n'est pas régie par un simple principe de sonorité croissante et décroissante comme dans de nombreuses versions classiques de la syllabe. Comme dans la phonologie du gouvernement (PG) et certaines versions de la phonologie de dépendance (voir Anderson 1986), le noyau privilégie les éléments les plus sonores (voyelles basses, voyelles moyennes, etc.) alors qu'au contraire l'attaque privilégie les éléments les moins sonores (plosives non-voisées). L'attaque et le noyau constituent chacun des domaines de gouvernement avec leur dynamique interne et l'interaction noyau-attaque doit être au cœur de l'analyse. Enfin, certains segments comme les glissantes postconsonantiques (par ex. *pied*) assignés soit à l'attaque soit à la rime dans d'autres analyses sont fondamentalement ambisyllabiques. Soit donc la position suivante : "La syllabe terminale n'apparaît plus comme une courbe d'expansion uniforme creux-pic-creux, mais comme une courbe d'expansion modulée dont chaque

⁶ Nos remarques sur yod comme élément consonantique nous semblent également correspondre aux observations de Marc Plénat (ce volume).

demi-cycle (qu'on peut légitimement appeler constituants attaque et noyau) a une extension maximale ternaire creux-pic-creux, et où les positions de creux sont potentiellement ambivalentes (ambisyllabité et ambiconstituance systématiques)" (Klein 1993 : 108).

Comme dans KL84, les glissantes initiales qui interdisent la liaison (*yaourt* ou *whisky*) sont en position d'attaque. De même, en position finale, trouve-t-on des glissantes en position de coda (*houille*, *bail*). Klein pose également quelques diphtongues à forte cohésion ([ʉi, wa, wɛ̃]) qui permettent la liaison et autorisent des attaques OL et qui sont traitées comme des noyaux branchants. Sont néanmoins exclus du groupe des noyaux branchants les séquences initiales permettant la liaison (comme [wɛ] dans *ouest* et [jø] dans *yeux*) mais qui ne sont pas tolérées après OL en position interne (cf. *brouette* [bruɛt] mais pas *[brwɛt]).

La thèse originale de Klein, nous l'avons signalé, est que les glissantes en position post-consonantique sont gouvernées aussi bien par la consonne qui les précède que par la voyelle qui les suit. Les arguments sont de divers ordres. En particulier, Klein fait observer que la probabilité de diérèse augmente en accord avec une échelle de sonorité interne des voyelles hautes (à savoir I < U < Y). Ainsi, la synérèse dans *nier* [nje] est plus probable que dans *nouer* [nwe], qui est elle-même plus probable que dans *nuée* ([nʉe]). Les semi-voyelles (et prototypiquement [j]) sont en quelque sorte les segments idéals pour remplir une position de creux entre le pic de l'attaque et le pic du noyau. Klein signale aussi en faveur de l'ambisyllabité des glissantes que la probabilité de la synérèse/diérèse dépend de la nature de la voyelle qui suit et de la consonne qui précède. Cette question ne recevra pas dans les paragraphes qui suivent l'attention qu'elle mérite.

Les nombreuses observations de Klein nous semblent importantes. La solution qu'il avance dans un cadre multilinéaire consiste à autoriser une glissante à gauche du noyau et dépendante de ce dernier à être **invisible** du point de vue des phénomènes de sandhi du français. C'est ce qui lui permet d'expliquer pourquoi certaines séquences GV initiales semblent vocaliques (par ex [wɛ] dans *l'ouest* ou [jø] dans *les[z]yeux*) sans être tolérées après OL en position interne comme le sont les vraies diphtongues (cf. *[brwɛt], *[brjø]). On peut néanmoins se demander si le comportement de telles séquences GV interdit vraiment une analyse de ces dernières comme des diphtongues. On sait, entre autres, que les séquences historiques [we] sont passées en [wa] en français. L'absence de suites du type [trwe], [plwe] à côté de [trwa], [plwa] semble donc découler de ce changement historique plutôt que d'une résistance absolue à la diphtongaison. Le comportement du pluriel du mot *œil* est spécial en français puisque le [z] est maintenu dans une dérivation comme *zyeuter*. Cependant, les inquiétudes de Klein sont beaucoup plus justifiées pour le FM où il faudrait inévitablement poser de nombreuses

séquences de diphthongues à forte cohésion. Nous avons évoqué en 4.1 les difficultés auxquelles se heurte cette hypothèse. Arrivées à ce point, deux avenues nous sont ouvertes. On peut suivre Klein et complexifier les représentations tout en rendant transparentes certaines sous-structures qui sont là sans être tout à fait là. Ou alors, on peut abandonner l'idée que les contraintes sont inviolables comme le fait la Théorie de l'Optimalité, modèle auquel nous consacrons la fin de notre exposé.

5. La Théorie de l'Optimalité

A première vue, la Théorie de l'Optimalité⁷ (désormais OT) prône une approche qui se rapproche beaucoup des deux modèles précédents. Dans les analyses disponibles, les glissantes sont exclues des formes sous-jacentes et l'alternance voyelle haute – glissante est le produit de la syllabation dans une langue donnée (Rosenthal 1994). Toutefois ici, les structures syllabiques ne sont pas sous-jacentes et la syllabation n'est plus conçue comme un processus dynamique qui a pour but de satisfaire un ensemble de principes de bonne formation, elle découle de la plus grande satisfaction possible de contraintes qui peuvent entretenir des relations conflictuelles. Dans ce modèle, les représentations sont définies grâce à un ensemble de contraintes faisant partie de la Grammaire Universelle. La phonologie d'une langue est réduite à une hiérarchie spécifique de ces contraintes et les alternances observées sont le résultat de leur interaction conflictuelle. Une fois posée une hiérarchie dans une langue donnée, la syllabation observée sera le fruit d'un choix optimal, de la satisfaction maximale des contraintes, et les glissantes apparaîtront à la surface lorsque les voyelles hautes seront analysées comme des segments non moriques afin de satisfaire au mieux les contraintes dominantes.

Ce qui d'emblée distingue l'approche d'OT des analyses précédentes, c'est que OT considère que la semi-vocalisation fait partie d'une dynamique qui s'impose à la langue. La semi-vocalisation est l'une des stratégies dont une langue dispose pour éliminer le hiatus, pour favoriser la syllabe canonique CV⁸. Casali (1996) montre comment chaque stratégie a pour effet qu'une contrainte soit largement dominée puisque systématiquement transgressée.

⁷ Cf. Prince & Smolensky (1993), McCarthy & Prince (1993), Archangeli & Langendoen (1997), Kager (1999). Pour une discussion de la variation dans le cadre, voir Durand & Lyche (1998).

⁸ La liaison en français procède d'ailleurs du même principe (Tranel 1999). Voir aussi Noske (1996).

(19) Effet produit par le hiatus (Casali 1996, 1997)

Résultat	Contrainte transgressée
Hétérosyllabation	ATTAQUE
Epenthèse	DEP
Formation de diphtongue	*DIPH
Elision vocalique	MAX
Formation de glissante	*CG (GLIDEHOOD)

Dans le premier cas, la langue maintient le hiatus et autorise une suite de deux voyelles contiguës. Dans tous les autres cas, il s'agit de supprimer le hiatus, ce qui implique la transgression d'une contrainte. S'il y a insertion de segment, comme par exemple l'épenthèse de /j/ en français, la contrainte transgressée qui, de ce fait, doit être dominée est DEP (tout segment de S_2 a un correspondant dans S_1). La présence d'une diphtongue brise de la même façon le hiatus. Les deux voyelles contiguës sont tautosyllabiques mais la contrainte *DIPH (pas de diphtongue) est transgressée. L'élision vocalique témoigne d'une autre stratégie largement illustrée, comme par exemple en français, et elle implique la non préservation de segments de la forme sous-jacente, c.-à-d. que MAX (tout segment de S_1 a un correspondant dans S_2) est dominée. Enfin la formation de glissantes constitue le pendant de la création de diphtongues, mais la voyelle de la base choisit non pas le noyau mais l'attaque (ou la coda) comme point d'ancrage. La contrainte *CG (pas de suite consonne + glissante) pénalise ces constituants. Cette dernière contrainte est dominée par une autre contrainte GLIDEHOOD qui, elle, est dominante dans toutes les langues. GLIDEHOOD précise qu'une glissante doit être antérieure ou arrondie et qu'elle ne peut pas posséder le trait [non haut]. Dans la mesure où cette contrainte n'est jamais dominée, un /a/ par exemple en situation de hiatus peut être élide mais il ne pourra pas donner naissance à une glissante.

Les contraintes qui interviennent dans l'élimination du hiatus sont de deux types : il s'agit soit de contraintes de fidélité, soit de contraintes de marque. Les contraintes de fidélité stipulent que la forme de surface correspond en tous points à la forme de base, alors que les contraintes de marque tendent à favoriser des structures particulières, des structures non marquées. Ainsi en (19), DEP et MAX sont des contraintes de fidélité alors que les autres contraintes sont des contraintes de marque. Nous verrons maintenant comment les différences entre le FS et le FM sont attribuables à une hiérarchie opposée de ces contraintes, les contraintes de fidélité l'emportant dans le FM.

Dans l'analyse qui suit, nous envisageons principalement les glissantes à la frontière de morphèmes suffixaux et nous soulèverons quelques questions liées au traitement des glissantes dans les monomorphèmes.

5.1. Contraintes de marque

Avant d'examiner les contraintes actives en français, nous soulignerons que nous adoptons ici l'approche de Rosenthal (1994) pour la distribution des mores. Aucune more n'est sous-jacente, et le caractère morique d'un segment est dû à l'interaction de contraintes. Ici, nous supposons que V-MORE attribue une more à chaque voyelle.

- (20) V-MORE : Une more μ_i est associée au noeud racine ra_i d'une voyelle.

Puisque la base ne contient que des voyelles ou des consonnes, il s'ensuit que si dans une langue, V-MORE n'est pas dominée, aucune glissante ne sera formée, même en position de hiatus. Si, par contre, V-MORE est dominée par ATTAQUE, le hiatus sera éliminé.

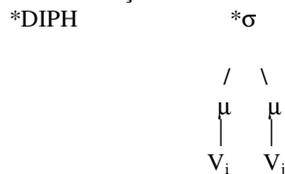
- (21) ATTAQUE : Toute syllabe doit contenir une attaque.

ATTAQUE ainsi formulée, est indifférente au nombre de segments qu'elle contient, mais CV étant la syllabe canonique par excellence, *COMPLEXE interdit tout constituant branchant dont les attaques doubles. Nous posons ci-dessous une variante de *COMPLEXE qui exclut entre autres les attaques triples.

- (22) *TRI-C : Un constituant syllabique ne peut être ternaire.

Si ATTAQUE est dominante, une voyelle en hiatus ne se voit pas attribuer de more et elle peut, soit faire partie d'une attaque branchée, soit faire partie d'un noyau complexe. Dans le premier cas la contrainte *CG sera transgressée, dans le deuxième cas, il s'agira d'une transgression de *BRANCH- μ (Rosenthal 1994)⁹.

⁹ *BRANCH- μ est formulée 'BRANCH- μ ' par Rosenthal. Dans la mesure où il s'agit d'interdire une configuration, nous ajoutons l'astérisque. Nous ne considérons pas ici la contrainte interdisant les diphtongues descendantes ou les diphtongues lourdes ascendantes, *DIPH, qui est dominante dans toutes les variétés de français.



(23) *CG : Une glissante est interdite comme segment d'attaque.

(24) *BRANCH- μ : Pas de more branchante.

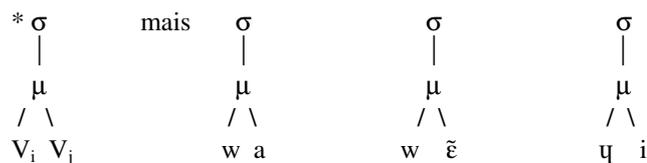
Première version :



*BRANCH- μ est transgressée dans toutes les langues qui autorisent les diphtongues ascendantes. Le caractère monomorique des diphtongues ascendantes explique leur présence en syllabe fermée en italien ou en espagnol (Morris 1998) et c'est aussi le point de départ pour l'analyse classique des diphtongues à forte cohésion du français (Kaye et Lowenstamm 1984, Klein 1991). Afin d'indiquer clairement que cette structure n'apparaît que dans le cas de diphtongues ascendantes, *BRANCH- μ est dominée par une contrainte qui exige que la sonorité de V_j soit supérieure à celle de V_i . En français standard, *BRANCH- μ est évidemment transgressée, mais la nature des noyaux branchants est restreinte à trois formes puisque le français autorise uniquement /wa, η i, w $\tilde{\epsilon}$ /. De ce fait, *BRANCH- μ doit être éclatée en plusieurs contraintes. Cependant, pour maintenir la complexité des tableaux à un niveau acceptable, nous conviendrons que *BRANCH- μ est à interpréter comme en (25) :

(25) *BRANCH- μ

Version finale



Les structures autorisées en (25) sont, on en conviendra aisément, très marquées et la contrainte en (26) réduit leur contexte d'apparition et de ce fait leur possibilité d'occurrence.

(26) *BRANCH-AMBI- μ : Une more branchante ne peut pas relier deux constituants.

Selon (26), une more branchante ne peut pas traverser une frontière morphologique et n'est autorisée qu'à l'intérieur d'un morphème. Il s'ensuit que la grande majorité des glissantes sont dues au fait que *CG a un rang très bas dans la hiérarchie des contraintes.

5.2. Contraintes de fidélité

Le but des contraintes de fidélité est de maintenir la plus grande correspondance possible entre les formes de l'input et celles de l'output. Ainsi elles interdisent toute élision et toute insertion. Nous savons d'emblée que DEP, la contrainte qui interdit l'insertion de segments, est dominée puisque à l'intérieur d'un mot la voyelle /i/ est suivie d'une glissante homorganique dans toutes les variétés de français.

(27) DEP-IO : Tout élément de l'output a son correspondant dans l'input.

Dans les cas de synérèse, il n'y a ni insertion de segment, ni élision, mais modification de la base. Casali (1996, 1997) définit à l'intérieur du mot une série de positions fortes qui restent de préférence intactes : initiale de mot, syllabe accentuée, etc. Dans le cas de la synérèse, la voyelle affectée est la dernière voyelle de la racine du substantif ou du verbe, une position forte pour le FM mais faible pour le FS.

(28) MAXRF : Tous les traits du dernier segment de l'input d'une racine ont leur correspondant dans l'output.

MAXRF est une contrainte de la famille MAXLEX (Casali 1997) qui stipule que tout segment de l'input d'un mot lexical ou d'un morphème doit avoir un correspondant dans l'output. MAXRF joue un rôle primordial dans l'analyse et son interaction avec ATTAQUE permet une différenciation des deux variétés de français¹⁰.

5.3. Français standard

A l'intérieur d'un monomorphème, le hiatus est éliminé du fait que la voyelle haute est « parsée » comme une glissante en position d'attaque puisque V-MORE est dominée. Les deux autres contraintes à l'oeuvre sont aussi deux contraintes de marque : *BRANCH- μ (abrégée *BRA.- μ) et ATTAQUE.

¹⁰ F. Dell nous a fait remarquer qu'une contrainte d'alignement donnerait les mêmes résultats. Il nous semble cependant que MAXRF rend aussi compte des cas où la racine se termine pas une consonne.

(29) *pie* base : /pie/

Candidats	*BRA.-μ	ATTA.	*CG	V-MORE
.pi.e.		* !		
☞ .pj-e.			*	*
.p-je.	*!			*

Dans tous nos tableaux, une frontière syllabique est indiquée par un point et un constituant syllabique par un trait d'union. Ainsi, dans *pj-e*, 'pj' serait l'attaque et 'e' la rime.

Si nous avons affaire à un noyau branchant comme dans *loi*, *CG élimine la forme fautive. Rappelons que la version finale de *BRANCH-μ en (25) stipule que [wa] n'est pas exclu comme noyau branchant.

(30) *loi* base : /lua/

Candidats	*BRA.-μ	ATTAQUE	*CG	V-MORE
.lu.a.		* !		
.lw-a			* !	*
☞ .l-wa.				*

Dans les polymorphèmes, la synérèse a généralement lieu à la frontière suffixale. Le hiatus est cependant maintenu afin d'exclure des attaques ternaires (par ex. *troua*). Il en découle que *TRI-C domine ATTAQUE. L'absence d'attaque (par ex. *truelle*) est préférable à une transgression de *BRANCH-μ, ce qui place cette dernière avant ATTAQUE. La synérèse a lieu dans tous les autres cas et MAXRF est dominée par les autres contraintes. Nous en déduisons la hiérarchie en (31). Sont exclues de (31) les contraintes *CG et V-MORE qui sont largement dominées et qui ne sont pas directement impliquées dans les exemples étudiés.

(31) Relations de dominance : FS

*BRANCH-AMBI-μ¹¹ >> *TRI-C, *BRANCH-μ >> ATTAQUE >> MAXRF

Considérons tout d'abord un cas de synérèse simple.

(32) *loua* base : /lu+a/

Candidats	BRA.AM-μ	*TRI-C	*BRA.-μ	ATTA.	MAXRF
.lu.a.				*!	
.l-wa.	*!				*
☞ .lw-a.					*

¹¹ *BRANCH-AMBI-μ est abrégée *BRA.AM-μ dans les tableaux.

Trois candidats sont envisagés : le premier maintient le hiatus et est éliminé ; le deuxième contient une more branchante reliant deux constituants, ce qui est rédhibitoire ; le troisième n'affiche pas de correspondance univoque entre la dernière voyelle de la racine de la base et le segment de la surface, mais il n'en demeure pas moins le candidat optimal. Lorsque la voyelle du radical est précédée d'un groupe OL, la situation est modifiée.

(33) *troua* base : /tru+a/

Candidats	BRA.AM-μ	*TRI-C	*BRA.-μ	ATTA.	MAXRF
☞ .tru.a.				*	
.tr-wa.	*!				*
.trw-a.		*!			*

En (33) la synérèse ne peut avoir lieu car sa présence transgresserait *TRI-C et le candidat qui maintient le hiatus est optimal. Dans le monomorphème *trois*, le candidat optimal ne transgresse pas *TRI-C. La différence entre (33) et (34) est due à ce que *trois* respecte *BRANCH-AMBI-μ, la voyelle haute étant située à l'intérieur du morphème lexical.

(34) *trois* base : /trua/

Candidats	*BRA.AM-μ	*TRI-C	*BRA.-μ	ATTA.	MAXRF
.tru.a.				*!	
☞ .tr-wa.					
.trw-a.		*!			

Si la voyelle haute est le premier élément d'un affixe *BRANCH-AMBI-μ n'est plus opérationnelle et *BRANCH-μ permet de départager les candidats. Lorsque le radical se termine par une seule consonne, la synérèse a lieu normalement mais elle est interdite s'il se termine par un groupe OL.

(35) *charcutier* base : /ʃarkyt+ie/

Candidats	*TRI-C	*BRA.-μ	ATTA.	MAXRF
.ʃar.ky.ti.e.			*!	
.ʃar.ky.t-je.		*!		
☞ .ʃar.ky.tj-e.				

(36) *tabl+ier* base : /tabl+ie/

Candidats	*TRI-C	*BRA.-μ	ATTA.	MAXRF
☞ .ta.bli.e.			*	
.ta.bl-je.		* !		
.ta.blj-e.	*!			

En (36), le candidat gagnant est celui qui garde le hiatus de la base. Nous avons cependant vu que la voyelle /i/ à l'intérieur d'un mot était toujours suivie d'un yod d'épenthèse et le tableau (37) illustre sa présence.

(37) *tabl+ier* base : /tabl+ie/

Candidats	*TRI-C	*BRA.-μ	ATTA.	DEP-IO	MAXRF
.ta.bli.e.			* !		
☞ .ta.bli.je.				*	
.ta.bl-je.		* !			
.ta.blj-e.	*!				

Remarquons que dans les tableaux (32) à (37), la contrainte MAXRF ne joue aucun rôle déterminant et soit elle est largement transgressée afin de favoriser la synérèse comme en (32) et (33), soit elle est satisfaite comme en (35), (36), (37). La situation est tout autre dans le FM.

5.4. Français du Midi conservateur

Ce qui caractérise le FM conservateur est la position dominante de MAXRF dans la hiérarchie proposée en (38). La préservation de tous les constituants du radical est préférable à des cas de hiatus ou à une attaque ternaire. Cette variété de français est donc doublement conservatrice : sur le plan sociolinguistique, et sur le plan structural¹².

(38) Relations de dominance : FM conservateur
MAXRF >> *BRANCH-μ, ATTAQUE >> *TRI-C

Les tableaux (39), (40), (41), (42) reprennent les tableaux (32), (33), (34) et (36) du FS.

¹² *BRANCH-AMBI-μ est ici superflue puisque MAXRF exclut par définition qu'une more puisse joindre deux constituants. Nous la gardons cependant dans les tableaux pour faciliter la comparaison avec le FS.

(39) *loua* base : /lu+a/

Candidats	MAXRF	ATTA.	*TRI-C	*BRA.AM-μ
☞ .lu.a.		*		
.l-wa.	*!			*
.lw-a.	*!			

(40) *troua* base : /tru+a/

Candidats	MAXRF	ATTA.	*TRI-C	*BRA.AM-μ
☞ .tru.a.		*		
.tr-wa.	*!			*
.trw-a.	*!		*	

Les verbes *loua* et *troua* ont un comportement entièrement parallèle, ils interdisent tous deux la diérèse puisque MAXRF est dominante. Par contre dans *trois*, une more branchante est licite du fait qu'elle ne se trouve pas à la périphérie.

(41) *trois* base : /trua/

Candidats	MAXRF	*BRA.-μ	ATTA.	*TRI-C
.tru.a.			*!	
☞ .tr-wa.				
.trw-a.				*!

(42) *tablier* base : /tabl+ie/

Candidats	MAXRF	*BRA.-μ	ATTA.	*TRI-C
.ta.bli.e.			*!	
.ta.bl-je.		*!		
☞ .ta.blj-e.				*

En (42), le radical est maintenu intact et la suite voyelle haute-voyelle appartient à l'affixe. *BRANCH-AMBI-μ ne peut pas exclure la more branchante car il s'agit d'un constituant monomorphémique. Cependant, la voyelle haute ne peut pas être rattachée à la voyelle de l'affixe pour donner une more branchante car /je/ ne fait pas partie de l'inventaire des mores branchantes autorisées (contrairement à la solution exposée dans le cadre multilinéaire). Le candidat optimal est celui où la voyelle est « parsée » dans l'attaque occasionnant une transgression de *TRI-C.

Le FM innovateur tend à s'aligner pour ce dernier exemple sur le FS mais cela a lieu sans mettre en cause la position de MAXRF dans la hiérarchie.

5.5. Français du Midi innovateur

Pour rendre compte du FM innovateur, il suffit d'attribuer à *TRI-C un rang plus élevé sans toucher à l'agencement global.

(43) Relations de dominance : FM innovateur

MAXRF >> *BRANCH-μ, *TRI-C >> ATTAQUE

Comme le FM innovateur n'autorise pas la synérèse dans *nié*, le changement en cours n'est pas attribuable à un relâchement du rôle des contraintes de fidélité, il s'agit plutôt de la montée d'une contrainte de marque.

(44) *tablier* base : /tabl+ie/

Candidats	MAXRF	*BRA.-μ	*TRI-C	ATTA.	DEP-IO
.ta.bli.e.				* !	
☞ .ta.bli.je.					*
.ta.bl-je.		*!			
.ta.blj-e.			*!		

(45) *loua* base : /lu+a/

Candidats	MAXRF	*TRI-C	ATTA.	*BRA.AM-μ
☞ .lu.a.			*	
.l-wa.	*!			*
.lw-a.	*!			

Ainsi le FM innovateur ne met pas en cause la distinction fondamentale entre le FS et le FM, c.-à-d. le caractère conservateur du FM du point de vue structural. Ce caractère est d'ailleurs mis en évidence dans un tout autre domaine. Il est notoire que le FM maintient un très grand nombre de schwas alors que le FS tend à les éliminer. L'absence de synérèse à une frontière morphologique et la présence massive de schwas sont deux phénomènes phonologiques qui découlent d'une même stratégie. En termes d'OT, il s'agit encore une fois de privilégier les contraintes de fidélité plutôt que les contraintes de marque. OT nous permet ainsi de relier deux phénomènes *a priori* étrangers l'un à l'autre, en observant que tous deux oeuvrent à une même fin, la préservation de la base. Selon cette analyse, la prédiction sur les changements en cours est la suivante : la synérèse à une frontière morphologique n'aura pas lieu en FM innovateur aussi longtemps que cette variété de français maintiendra la contrainte MAXRF à un rang élevé de la hiérarchie, aussi longtemps que le FM favorisera la correspondance paradigmatisée. En adoptant le cadre de OT, nous sommes en mesure de

répondre de façon satisfaisante aux trois questions posées dans l'introduction : la différence entre le FS et le FM est due au rôle joué dans les deux variétés par les contraintes de marques et les contraintes de fidélité, le FS favorisant les premières et le FM les secondes. Le changement en cours n'altère pas cette préférence mais on assiste en FM innovateur à la montée d'une contrainte de marque.

6. Conclusions et problèmes résiduels

En guise de conclusion, nous soulèverons quelques problèmes résiduels qui ne mettent pas véritablement en cause l'analyse mais qui mériteraient un plus ample développement.

Nous n'avons pas abordé dans le cadre de OT les contrastes lexicaux du type [ai] *hai* - [aj] *ail*. Il semblerait qu'un certain marquage lexical soit nécessaire et qu'il faille indiquer si V-MORE est enfreinte ou non. Une telle solution serait tout à fait identique à ce que proposaient les analyses multilinéaires. Cependant, le principe dit de 'la richesse de la base' nous permet d'éviter tout marquage lexical. Selon ce principe, aucune contrainte n'est présente au niveau des formes sous-jacentes qui, de ce fait, peuvent avoir n'importe quelle structure envisageable et peuvent témoigner de tous les contrastes phonologiques possibles. L'exemple donné par Kager (1999) est celui des voyelles nasales en anglais. Rien n'empêche de poser des voyelles nasales sous-jacentes en anglais car le jeu des contraintes leur interdira de faire surface. Nous avons ici uniquement traité des glissantes prévocales, d'autres contraintes vont en conjonction avec V-MORE déterminer si une voyelle haute postvocalique de l'input fera surface comme voyelle ou comme glissante. Au cas où cette démarche n'aboutirait pas, d'autres solutions sont envisageables. Si la tâche de la phonologie (Rice, à paraître) est d'identifier les formes grammaticales plutôt que d'exclure les formes inexistantes, la présence de certains contrastes mais pas d'autres n'est pas problématique. La question qui se pose alors est celle de la création du lexique sur la base de toutes ces formes grammaticales. Le principe de l'Optimisation du Lexique permet peut-être d'apporter une réponse. Ce principe reprend une idée dominante dans la phonologie naturelle (Stampe 1972, Hooper 1976) : en l'absence de toute alternance, la forme de base est identique à la forme de surface. Nous n'explorerons pas plus avant ces notions, mais il ne nous semble pas que la présence de certains contrastes lexicaux représente un défi majeur pour le modèle.

Le lecteur attentif aura aussi remarqué que nous aurions obtenu exactement les mêmes résultats si nous avions posé que le FM autorise un inventaire plus étendu de diphtongues ascendantes. Dans ce cas-là, le FM conservateur éliminerait les diphtongues en /je/, tout comme le FS. La question qui se pose est la suivante : dans le cas de /tblje/ en deux syllabes, a-t-on

affaire à une attaque ternaire ou à une diphtongue ascendante¹³ ? Klein (1991) argue clairement pour la valeur consonantique de /j/, ce qui nous incite à penser que le yod est un constituant d'attaque. D'un autre côté, les constituants ternaires sont universellement très marqués, ce qui pourrait nous laisser croire qu'un noyau double vaut mieux qu'une attaque triple. En l'absence de données qui nous permettraient d'opter pour l'une des solutions, nous laisserons la question en suspens dans la mesure où cela n'a aucune incidence sur l'opposition entre le FS et le FM. En effet, dans les deux analyses possibles, l'évolution du FM est liée à une montée de contraintes de marque. L'avantage d'OT sur les modèles antérieurs semble être de nous contraindre à adopter une solution globale. La dominance des contraintes de fidélité en FM, nous l'avons noté, permet de relier des phénomènes *a priori* disjoints (*e* muet, glissante). Il apparaît possible de formuler des prédictions : ainsi, on peut se demander si un locuteur peut acquérir le mécanisme de synérèse en FM sans simultanément faire tomber un ensemble de schwas en positions faibles et fortes.

Références bibliographiques

- Anderson, J. M. (1986), « Suprasegmental Dependencies », in J. Durand (ed), *Dependency and Non-Linear Phonology*, London, Croom Helm.
- Archangeli, D. & Langendoen D.T. (eds) (1997), *Optimality Theory. An Overview*, Oxford, Blackwell.
- Casali, R. (1996), *Resolving Hiatus*. Ph.D. Dissertation, University of California, Los Angeles.
- Casali, R. (1997), « Vowel elision in hiatus context », in *Language* 73 : 3, pp. 493-433.
- Charette, M. (1991), *Conditions on Government*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Dell, F. (1972), « Une règle d'effacement de *i* en français », in *Recherches Linguistiques de Vincennes* 1, pp. 63-88.
- Davis, S. & Hammond, M. (1995), « Onglides in American English », in *Phonology* 12, pp. 159-182.
- Durand, J. (1988), « Phénomènes de nasalité en français du midi. Phonologie de dépendance et sous-spécification », in *Recherches linguistiques* 17, pp. 29-54.
- Durand, J., Slater, C. & Wise, H. (1987), « Observations on schwa in southern French », in *Linguistics* 25, pp. 983-1004.

¹³ Davis & Hammond (1995) proposent pour l'anglais américain une analyse différenciée où /jV/ est un noyau branchant alors que /w/ dans la suite /wV/ est un constituant d'attaque.

- Durand, J. & Lyche, C. (1998), «La variation et le linguiste : méthodes et analyses », in *Carnets de grammaire* 4.
- Hooper, J.B. (1976), *An Introduction to Natural Generative Phonology*, New York, Academic Press.
- Kager, R. (1999), *Optimality Theory*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Kaye, J. & Lowenstamm, J. (1984), « De la syllabité », in F. Dell *et alii* (éds), *Forme sonore du langage*, Paris, Hermann, pp. 123-155.
- Kaye, J., Lowenstamm, J. & Vergnaud, J.-R. (1985), « The Internal Structure of Phonological Representations : a Theory of Charm and Government », in *Phonology Yearbook* 2, pp. 305-328 (traduction française in *Recherches linguistiques de Vincennes* 17, 1988, pp. 109-134).
- Kaye, J., Lowenstamm, J. & Vergnaud, J.-R. (1990), « Constituent Structure and Government Phonology », in *Phonology* 7, pp. 193-231.
- Klein, M. (1991), *Vers une approche substantielle et dynamique de la constituance syllabique. Le cas des semi-voyelles et des voyelles hautes dans les usages parisiens*. Thèse de doctorat, Saint Denis, Université de Paris VIII.
- Klein, M. (1993), « La syllabe comme interface de la production et de la réception phoniques », in B. Laks & M. Plénat (éds), *De Natura Sonorum. Essais de phonologie*, Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes, pp. 101-141.
- Lyche, C. (1979), « Glides in French : questions for Natural Generative Phonology », in *Lingua* 49, pp. 315-330.
- McCarthy, J. & Prince, A. (1993), « Prosodic Morphology I : constraint interaction and satisfaction », MS, University of Massachusetts, Amherst, et Rutgers.
- Morin, Y.-C. (1971), *Computer Experiments in Generative Phonology, Low-Level French Phonology*. Natural Studies 11, Dept. of Computer and Communication Sciences. Phonetics Laboratory, Ann Arbor.
- Morris, R. (1998), *Stylistic Variation in Spanish Phonology*, Ph.D. Dissertation, The Ohio State University.
- Noske, R. (1996), « Is French Optimal ? A question concerning phonological process order », in J. Durand & B. Laks (eds), *Current Trends in Phonology. Models and Methods*, vol.2, CNRS/ESRI/Paris X, pp. 485-507.
- Paradis, C. (1988), « On Constraints and Repair Strategies », in *Linguistic Review* 6-1, pp. 71-97.
- Plénat, M. (ce volume), « Prolégomènes à une étude variationniste des hypocoristiques à redoublement en français ».
- Prince, A. & Smolensky, P. (1993), *Optimality Theory : Constraint Interaction in Generative Grammar*. RuCCs Technical Report #2, Rutgers University Center for Cognitive Science, Piscataway, N.J.

- Rice, C. (1999), « To typer kvantitet fra én grammatikk », Communication présentée à MONS, 8^{nde} møte om norsk språk, Universitetet i Tromsø, 18-20 novembre 1999.
- Rosenthal, S. (1994/1997), *Vowel/Glide Alternation in a Theory of Constraint Interaction*, New York, Garland.
- Stampe, D. (1972/1979), *How I Spent my Summer vacation (A Dissertation on Natural Phonology.)*, New York, Garland.
- Tranel, B. (1999), « Aspects de la phonologie du français et la Théorie de l'Optimalité », in *Langue Française* (à paraître).